

Synthèse du CAFÉ PHILO du 2 mars 2016 à L'Entracte: L'INDIVIDU ET LE GROUPE.

Un rappel est fait de la conclusion du précédent café philo: notre liberté individuelle semble freinée par la société qui dénature notre projet initial lorsque nous nous engageons, nous opposant la complexité des choses et nous faisant donc ressentir notre impuissance. Alexis de Tocqueville avait pressenti ce danger de la démocratie moderne d'imposer un "despotisme doux", bienveillant, où un "pouvoir immense et tutélaire" se charge seul de veiller sur le sort des individus. "Il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie, les dirige;...il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse;...il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète...(distribution d'un extrait de "De la démocratie en Amérique" à ce sujet).

D'autre part, un récent article paru dans "Ouest-France"(dimanche 28 février 2016) rejoint ce point de vue. Intitulé "Ils veulent remettre l'espoir dans le débat public", cet article annonce la parution d'un livre de Monique Atlan et Roger-Pol Droit: "L'espoir a-t-il un avenir?" Il s'agit de réarticuler les initiatives et projets individuels et la construction d'un projet politique. L'espoir, certes, implique une prise de risque (déception), mais c'est la dignité humaine qui est en jeu (distribution de cet article).

Un individu peut vouloir défendre un groupe. Mais le groupe est-il prêt à défendre un individu? Il lui impose vite des limites. Si l'individu n'obéit pas, il est rejeté; exemple de l'armée. Le soldat a une raison d'être pour le groupe mais le but du groupe n'est pas la valorisation de l'individu. Si le groupe est structuré par une hiérarchie, seul le "chef" peut imposer son point de vue.

Existe-t-il des groupes dont le but est la mise en valeur et l'épanouissement de l'individu (et non sa réalisation sociale sous ses différentes formes, comme l'école par exemple)? Ce peut être le cas des communautés religieuses, en dehors de tout prosélytisme.

Les ermites eux-mêmes gardent toujours un contact avec les autres, comme le montre Alexandra David-Néel (même s'il est seul, il a besoin par exemple que quelqu'un lui donne à boire). L'ermite n'est pas un "sauvage", il se retire pour prendre du recul. La spiritualité s'inclut dans une communauté.

L'humain dépend fondamentalement de l'existence des autres puisqu'il est obligé, dès le départ, d'être protégé, alimenté, aimé et se construit grâce à l'apprentissage. La famille est en ce sens un groupe "primaire" où on apprend à vivre en interaction, où s'inscrivent notre appartenance, nos références. Il n'y a pas d'individu sans groupe, sans éducation, sans apprentissage de la parole. La "reconnaissance" suppose l'appartenance à une communauté, même si dans certains pays, comme en Chine, l'individu s'efface au profit du groupe. Seul, de plus, l'individu est fragile (l'union fait la force). Exclu du groupe, de la société, l'individu risque de perdre sa liberté et même son identité (c'est le cas des SDF...). La communication, le lien avec autrui, apparaissent comme une condition de développement personnel, lui sont consubstantiels. Serait-il possible de rester vraiment seul dans la nature? Certains quittent leur groupe pour se rapprocher de groupes d'animaux. Car les animaux eux-mêmes se regroupent autour d'un "leader" qui les protège, et se déchargent ainsi sur lui de ce "stress". Même s'il existe une réelle relation entre les hommes et les animaux, cette relation peut-elle suffire à l'épanouissement de la personne humaine?

La créativité de l'individu est en rapport avec le groupe qui produit émulation et stimulation: les individus peuvent échanger, acquérir des connaissances, s'enrichir mutuellement et faire avancer les choses puisque l'objectif du groupe dépasse l'intérêt de chacun; le tout, en effet, est supérieur à la somme des parties qui le constituent.

Pourquoi les hommes se sont-ils associés? Pour répondre à leurs besoins, réels ou créés? Pour communiquer? Pour se protéger? Pour des raisons religieuses liées au culte des morts (se regrouper autour des sépultures)?

Une hypothèse suppose que l'élaboration du langage est issu des échanges entre l'homo sapiens, plus solitaire, et l'homme de Cro Magnon habitué à chasser en groupe. Le regroupement des individus pourrait être conditionné aussi par les conditions géographiques (on se regrouperait plus à l'est qu'à l'ouest) voire par un potentiel génétique, qui n'est pas figé mais en interaction avec les autres, avec l'environnement. Les individus sont tous biologiquement différents; c'est ce qui assure leur identité, leur particularité et leur unicité, ce par quoi ils se distinguent des caractères communs. Mais cette identité est due aussi à la réflexion et à la volonté de chacun. Loin de la mettre en danger, l'appartenance à un groupe devrait permettre d'affirmer et de protéger cette identité car on ne peut vivre sans une certaine sérénité (c'est le but par exemple de la création de la communauté européenne pour les États membres). Les contraintes sociales de l'environnement bousculent mais aussi enrichissent la vie individuelle. A Détroit, par exemple, la fermeture des usines de construction des automobiles a poussé les habitants à réintroduire la campagne en ville par la création de jardins.

Mais si le groupe assure un certain épanouissement personnel, une sécurité, n'est-ce pas toutefois au détriment de la liberté individuelle? Il faudrait distinguer deux formes de groupe: les groupes imposés (la famille, l'école...) et les groupes choisis sans obligation comme les associations, les communautés religieuses...ou le café philo. Chacun vient échanger des idées, acquérir des connaissances, cherche à se situer, selon son libre choix et sans rapport de subordination.

Les groupes peuvent être contractuels ou sans contrat, plus ou moins prégnants. L'exemple d'une équipe sportive montre que l'appartenance au groupe impose à chacun sa "place". Ne peut-on pratiquer un sport sans "s'identifier" à cette place? La "place" peut signifier la compétence dans le groupe, comme dans un groupe musical; si quelqu'un n'est pas "à sa place" le groupe ne fonctionne pas. Savoir prendre sa place ou chercher sa place relève d'une quête d'identité, cette identité étant différente selon les groupes dans lesquels on évolue. Arrive-t-on au bout de son identité à la fin de sa vie? Il s'agit bien d'une construction de soi et non d'une définition prédéterminée, même si chacun a déjà trouvé sa place dans la fratrie à sa naissance, peut posséder une "carte d'identité" etc. Mais comment l'individu peut-il continuer à adhérer à ce groupe si quelque chose le gêne? Et ce groupe va-t-il garder quelqu'un qui cherche à imposer son individualité? Peut-on "rester soi-même" sans se faire rejeter?

D'un côté, les groupes ne tolèrent pas ce qui est subversif. Les communautés renvoient les individus "dangereux", ont du mal à intégrer les personnes qui leur sont trop "étrangères". De l'autre les individus hésitent à imposer des changements, craignant de remettre en cause leur appartenance au groupe et donc leur sécurité. Chacun reste donc sur les préceptes établis. Ainsi quelqu'un peut-il prendre le risque de changer de culture, de région, de travail...? L'être humain se sent perdu s'il perd ses références, ses repères; mais ne reste-t-il pas "étriqué" s'il refuse l'ouverture à l'autre par peur de prendre une autre voix? Sur le plan professionnel, jusqu'où une personne peut-elle se laisser fragiliser par des exigences qui la coupe de ses convictions, se laisser asservir, renoncer à formuler des idées qui ne peuvent être entendues par ceux qui ont plus "d'expérience" (exemple de grandes entreprises)? Si le groupe permet de s'élever, il peut aussi être destructeur. Faut-il lui appartenir au risque de se perdre soi-même? Car on ne vit jamais les choses que par soi-même, à travers ses ressentis, ses expériences... Seuls existent réellement les individus en chair et en os. Les "groupes": le peuple, la nation, l'entreprise etc. ne sont que des abstractions qui peuvent être utilisées pour soumettre les individus.

C'est ce que dénonçait le mouvement anarchiste qui n'est pas, au sens propre, le désordre mais "l'ordre naturel des choses". Car les individus sont capables de s'organiser entre eux, de s'entendre pour le bien commun puisqu'ils sont doués de raison. Le désordre vient de ce qu'on cherche à leur imposer un ordre de l'extérieur, de façon hiérarchique. Ni Dieu ni Maître. Mais il faudrait, pour que de petites sociétés anarchistes subsistent, que toute la Terre accepte ce fonctionnement. Sinon, de puissants peuples voisins viennent les dominer et les soumettre. La volonté de domination est aussi ce qui explique la soumission forcée des individus au groupe. En ce sens, la notion d'individu est souvent opposée à la société, à l'Etat.

C'est pourquoi les anarchistes, mais aussi les socialistes marxistes s'opposent à l'Etat et veulent le renverser. Mais contrairement à l'anarchisme, le socialisme prône la primauté de la société, du groupe social, sur l'individu; les droits de l'homme sont alors les droits sociaux et non ceux de l'individu bourgeois. L'expérience, toutefois, a montré que dans les faits, "le plus fort" maintient sa domination, loin d'instaurer une égalité sociale. C'est la force de la démocratie de vouloir, justement, remédier à cet arbitraire en prônant le pouvoir du peuple. Ce qui n'exclut pas mais au contraire exige des règles, des lois, afin que chacun puisse s'épanouir. C'est le cas même dans la nature en ce qui concerne la biodiversité: le jardinier ne peut laisser pousser les mauvaises herbes que par moments...

Non soumis, l'individu peut permettre au groupe d'innover, de se renouveler grâce à sa prise d'initiatives. Sa liberté lui permet d'être créatif, comme on l'attend de lui, d'introduire une originalité car la personne est en elle-même créative. La liberté suppose d'appartenir à un groupe, à condition qu'il ne soit pas aliénant, c'est à dire qu' il ne détourne pas, n'écrase pas les libertés individuelles susceptibles de déranger le système. C'est le cas parfois dans le monde du travail, notamment lorsqu'il est lié au monde financier, capable de broyer l'individu au travail, ce qui a pu être appelé la "démocratictature".

Liberté ou sécurité? C'est la question sans cesse posée. Perdre un emploi stable, quitter un groupe, perdre sa "place"? L'individu est alors déstabilisé, se remet en question par rapport aux choix, aux repères des autres membres du groupe. Peut-être provoque-t-il ainsi de la jalousie car il renvoie aux autres, comme en miroir, ce qu'ils voudraient faire ou ne pas faire. Il a pu passer d'une plainte à une réflexion sur son statut de victime, et de cette réflexion à l'action. Démissionner, perdre sa "place", apparait comme une perte de crédibilité. Mais cette liberté de changer, cette prise de risque aboutit aussi à une nouvelle sécurité ...

Est-il bien nécessaire d'avoir à se trouver une "place", sachant qu'elle expose à bon nombre de désillusions?

Il est possible de s'impliquer dans d'autres domaines (famille, loisirs...), le travail devenant alors "alimentaire".

La question est finalement de savoir comment on se trahit le moins soi-même. Référence à "la légende personnelle" (L'alchimiste, de Paulo Coelho). Insatisfait de son village, ce villageois part à l'aventure, s'ouvre à l'extérieur, fait des rencontres... Revenu, il se rend compte que le mieux est chez lui, sa famille, son univers. Car il est nécessaire de revenir en soi pour tirer profit de la rencontre avec les autres, de se concentrer sur soi.

Un individu n'est pas défini par un groupe auquel il appartient. Il peut, en démocratie, en sortir. A-t-on forcément sa "place" quelque part? Sans doute, mais elle n'est pas immuable, figée. Certes, le citoyen appartient à une cité, mais cette appartenance n'englobe pas son identité particulière. Il reste libre de s'engager ou de se désengager. C'est pourquoi la démocratie lutte contre le "communautarisme" qui enfermerait l'individu en l'identifiant à ce groupe (par toutes sortes de prosélytisme qui culpabilisent un individu s'autorisant à quitter ce groupe). L'idéal démocratique reste que les conditions sociales et politiques favorisent la libre construction de chaque identité individuelle.